

LES DANGERS DU FEU DANS LA GRANDE FORET

par HARRY BERNARD

Les quartiers-généraux des gardes forestiers du lac Gagnon, ou la "résidence" des gardes-feu, comme il est convenu de dire, sont à seize milles à l'ouest du poste du Chapeau de Paille, de la "Consolidated Paper Corporation". Trois hommes y vivent : le chef de la division, un commis aux écritures qui se double d'un cuisinier, un troisième aux fonctions multiples, maître-Jacques aux cent métiers.

Les autres se tiennent dans les tours de la périphérie, hautes de quarante à soixante pieds, juchées aux points les plus élevés de la montagne. Ils y surveillent les quatre points cardinaux, cherchant la moindre colonne de fumée qui révélerait un feu de forêt. Armés de jumelles, entourés d'instruments qui permettent de localiser avec exactitude une ombre suspecte, ils scrutent la mer de cimes qui les entoure.

A la hauteur où ils perchent, le vent souffle. Leur cage de bois et de verre, qui ressemble de loin à la nacelle d'un ballon de 1850, oscille sur ses pattes d'acier. Ils n'ont d'autre occupation que de regarder autour d'eux. Il ne leur est pas interdit de lire, chanter s'il leur chaut, crier ou prier à tue-tête, mais ils ne peuvent dormir. Pour ne pas céder à la tentation, ils communiquent de demi-heure en demi-heure avec le commis-comptable-cuisinier de la résidence, lui font rapport sur la situation.

— Tour 29, rien à signaler: vent à écorner les boeufs !

Ou encore :

— Tour 30, calme ! Fumée à cinq milles à l'est, probablement un feu de campement, décharge du lac X. Si quelqu'un vient de ce côté, m'envoyez du tabac...

Quand on rencontre un garde, il demande votre permis de circuler :

— Cela m'est indifférent, mais c'est les règlements ! Vous comprenez, s'il arrivait quelque chose... Il faut que je prenne votre numéro de permis, que je sache où vous allez...

Les gardes circulent à pied, en canot, en camion. Ils portent la chemise de laine grise ou beige, arborant sur la poitrine, en lettres de trois pouces, les initiales S.M.F., qui signifient "St. Maurice Fire Protective Association". Si quelqu'un n'a pas son permis sous la main, ayant négligé de le

Notre photo de première page

Le feu fait rage dans une forêt canadienne.

Quelque fumeur imprudent, ou un campeur négligent, a déclenché l'élément destructeur.

Où s'arrêteront ses ravages ?

Combien d'arbres et de pousses aura-t-il détruits quand les pluies ou les hommes mobilisés pour le combattre auront réussi à le maîtriser ?

Combien d'animaux sauvages, fuyant de terreur, succomberont ?

Nul ne le sait.

Pour éviter les incendies en forêts, prenons tous la résolution, nous pêcheurs et chasseurs, d'user d'une extrême prudence partout et toujours quand nous nous livrons dans nos magnifiques forêts canadiennes à nos sports favoris.

Pour conserver notre gibier, appliquons-nous à conserver nos forêts.

Pour conserver nos poissons, respectons les arbres qui régularisent l'écoulement des eaux dans nos innombrables lacs si poissonneux.

prendre avant d'entrer en forêt, on ne l'accable pas de reproches inutiles. On lui en remet un séance tenante, ou l'on indique l'endroit où se le procurer dans le plus bref délai.

Vos noms et adresse y sont inscrits, la région où vous vous rendez. Vous êtes dès lors un homme libre qui ne l'est plus. Dans ce sens que vous êtes tenu à l'oeil sans l'être, même si l'on ne vous voit pas. Vous ne pouvez commettre le moindre mauvais coup, sans qu'il vous en soit demandé raison à un moment. Car l'on sait où vous allez, où vous avez été, et vous êtes seul, avec vos compagnons, à un point déterminé de la planète. Il n'est pas de plus mauvais endroit que le bois pour voler, assassiner votre prochain, abattre un orignal au coeur de l'été. Les traces d'un forfait découvertes, le doigt de la justice pointe vers vous. Les gardes forestiers se montrent humains,

serviables, sociables, mais ils sont aussi la loi. Ils sont "ex officio" gardes-chasse, gardes-pêche, en même temps que préposés à la prévention des incendies.

Nous arrivons un jour au lac Gagnon. Le chef William Fay annonce qu'un feu de forêt vient d'être signalé entre le lac Clair et le Pin-Rouge, où nous nous rendons. Il demande à brûle-pourpoint :

— Vous avez vos permis ?

— Plutôt oui que non...

— Je vais prendre les numéros... Les règlements !

— Et votre feu de forêt ?

— Nous partons cet après-midi, derrière vous. Probable qu'on vous dépassera en route, parce que nous avons un moteur.

Quelqu'un s'informe :

— Il brûle depuis quand, le feu ?

Une couple de jours. D'après les hommes des tours, rien ne presse... Un feu de tonnerre, qui brûle au ralenti. Si on ne l'éteint pas aujourd'hui, ce sera demain...

Un feu qu'allume la foudre peut couvrir plusieurs jours avant d'atteindre à des proportions alarmantes. Un éclair sillonne le ciel, un haut chicot flambe, qui se consumera de haut en bas. Il n'y a pas de flammes pour la peine, et les gardiens des tours, à des milles de distance, connaissent la menace par la constance de minces filets de fumée. Le feu se communiquera au sol et continuera son travail, mais sans se propager en vitesse, comme un autre qui couvrirait sous la cendre. S'il n'y a pas de branches mortes pour l'alimenter, il se nourrira d'aiguilles sèches, d'un cône rencontré en chemin, s'enfouira dans cette manière de tourbe, composée de détritus végétaux, qui forme le parquet de la forêt. Après une journée ou deux, la superficie brûlée, ou brûlant, n'aura que quelques pieds de diamètre. Le feu attend les gardes, pour ainsi dire. Il leur donne le temps d'arriver.

Il attend, mais cela ne saurait durer à l'infini. Qu'une branchette se présente, un paquet d'écorce de bouleau, et il prend de l'ampleur. Sans être encore très dangereux, il a déjà plus de force et de vie, de possibilités. Qu'il s'enroule autour d'un jeune pin, plus ou moins gonflé de gomme, et une torche naît, qui projettera ses flammes à

droite et à gauche. Si le vent s'en mêle, des étincelles se transporteront, des fissions, dont chacun sera à l'origine d'un nouveau brasier. Quand les grands arbres sont affaiblis, c'est le désastre. De ce moment, l'incendie sera difficile à maîtriser. Les hommes auront besoin de toutes leurs ressources pour le circonscrire, le mâter, l'empêcher de détruire sans arrêt.

Ce qui rend si terrible un feu de forêt, difficile à éteindre, c'est que les arbres, une fois embrasés, explosent à la lettre. Comme si chaque rameau était imbibé d'essence. L'explosion projette les flammes au loin, et d'autres arbres sautent à leur tour. Ce jeu destructeur se continue, aussi longtemps qu'il ne manque pas d'aliments. Quand le feu en est à ce point, il n'y a qu'une pluie de longue durée pour le vaincre. Les tranchées qu'on lui oppose ne comptent pas, pour la bonne raison qu'il saute par-dessus, et pas davantage le jeu des pompes et des lan-

ces. La vie humaine est en danger, l'animale et la végétale. Hommes et bêtes n'ont d'alternative que de chercher refuge dans l'eau.

À l'été de 1927, en route pour Vancouver, je traversai dans l'Ontario, à l'ouest de Sudbury, un brûlé qui n'en finissait pas. De chaque côté de la voie ferrée, des chicots noirs et sans branches, qui s'élevaient au-dessus de cendres sales. Le spectacle n'inspirait pas la gaieté. Sur des milles de distance, il ne changea point. L'ogre avait passé l'année même, ou l'année d'avant, et aucune broussaille verte ne pointait. On ne voyait pas même les grappes pourpres de la grande épilobe, que les Anglais appellent fleur de feu "Fire-Week", parce qu'elle vient après un incendie.

Les dommages se réparent peu à peu, et il n'y paraît plus après un quart de siècle.

Les dommages se réparent! C'est là façon de parler, car ils ne se réparent

jamais. Des arbres poussent à la longue, qui remplacent les disparus, mais ce ne sont pas les mêmes. Où vivaient de nobles conifères, qui ont l'importance économique que l'on sait, seules des essences secondaires, dites de seconde pousse, prennent pied. Du merisier et du tremble, du bouleau gris et du blanc, d'autres qui ne sont pas mieux. Vu l'éloignement, l'impossibilité de transporter leur bois par voie de flottage, ils n'ont pas de valeur marchande. Le profane se laisse prendre au paysage restauré, mais l'œil exercé note vite, sur les bords d'une rivière ou d'un lac, les sites ravagés par le feu.

C'est pourquoi, devant des coins de nature uniques, on entend les hommes du nord déplorer leur peu d'attrait. Ils voient laid ce que d'autres estiment beau, parce qu'ils jugent d'après les résineux absents, alors que leurs compagnons s'exaltent sur la grâce aisée, les couleurs des feuilles, les jeux de lumière et d'ombre à travers les frondaisons

Laissez vos ennuis au quai

Vous n'aurez pas le moindre souci au monde avec un Johnson Sea-Horse 10 à la poupe de votre embarcation. Vous touchez à peine au démarreur, et le moteur s'anime. Vous le réchauffez au point mort tout en embarquant vos engins de pêche, puis, en marche arrière, vous reculez vers le large. Enfin, faites marche avant vers les "coins" poissonneux sans le moindre ennui. Avec un plein réservoir Mile-Master, vous pouvez filer comme une flèche ou ralentir pour trôler. La traditionnelle sécurité Johnson vous permet d'aller et venir à votre guise. Voyez aujourd'hui ce magnifique Johnson Sea-Horse 10 chez votre dépositaire, et aussi le Sea-Horse 2½, le Sea-Horse 5 avec embrayage à point mort, et le nouveau Sea-Horse 25 avec changement de vitesse, réservoir Mile-Master et commande de vitesse "Synchro" par poignée tournante.

Demandez nos brochures 1951 et "Le Guide du Sportsman"



Puissance certifiée par O.B.C. à 4,000 T.P.M. Prix en vigueur au moment de la livraison. Achetez tôt.

Fabriqués au Canada—Service de vente et d'entretien d'un océan à l'autre depuis plus de 25 ans.

Vous trouverez le nom de votre marchand Johnson dans les pages jaunes de l'annuaire du téléphone sous la rubrique "Moteurs Hors-Bord".

JOHNSON MOTORS

PETERBOROUGH

CANADA

ajourées. Pour eux, il n'est de beauté qu'au sombre décor des pins et sapins, des épinettes et des cyprès. Sous un angle, ils ont raison.

La foudre s'attaque à la forêt, mais c'est elle la moins coupable. Vu sa lente façon de procéder, ses dégâts se réparent vite.

Après notre arrêt au lac Gagnon, nous nous installâmes d'abord sur la rivière Vermillon, à une vingtaine de milles de distance. William Fay et ses hommes devaient passer le même jour, mais ils ne vinrent pas. On n'entendit leur moteur que le lendemain, vers neuf heures. Ils nous saluèrent de la main, à l'aller comme au retour. Ils étaient quatre dans deux canots, l'un traînant l'autre.

Nous apprîmes plus tard la cause de leur retard. Le moteur s'était brisé la veille. Ils retournèrent au poste pour le réparer, ajournèrent leur voyage. Ils n'étaient pas inquiets, les communiqués des tours n'ayant rien d'alarmant. Quand ils arrivèrent enfin à l'endroit du feu, celui-ci n'était plus. Les gardes de la division du lac Clair, stationnés à quelque dix milles au sud, l'avaient éteint.

Maîtriser un feu de forêt est important, mais le prévenir vaut mieux. Si ceux qui s'aventurent dans les bois, amateurs de pêche et de chasse, touristes de catégories diverses, préparaient leurs feux de camp comme il se doit, les incendies tragiques seraient en moins grand nombre. Non seulement

chez nous, mais d'un bout à l'autre du pays.

Il n'y a pas à le cacher, ce sont les touristes qui commettent les pires imprudences et les plus sottises, les plus dommageables. En 1949, à travers les dix provinces canadiennes, on attribua 2.590 feux de forêt aux campeurs et fumeurs, sur un total de 7.046. Soit le pourcentage de 37. Par ordre de progression, les fumeurs étaient responsables de 1.425 feux; la foudre, de 1.362; les feux de camp, de 1.138.

Avant de construire un feu, pour préparer un repas ou se chauffer, on doit tenir compte du vent et du terrain. S'il vente dans la direction du bois, l'absentéisme reste la meilleure politique. Personne ne risque la mort à manger froid et boire de l'eau fraîche. Mieux vaut ce sacrifice qu'une hécatombe. Par temps normal, un feu de camp n'offre pas de danger, si on l'assoit sur un lit de sable, de gravier, de roc, à proximité de l'eau. On l'éteint après usage, et il ne couve pas sous la cendre, ni caché dans le sol, après avoir été arrosé.

Quand il vente et qu'un feu est jugé indispensable, il est un moyen fort simple de se tirer d'affaire: on alimente avec ces racines sèches et dures, d'un gris de vieil argent, qui traînent sur la plupart des rivages. Elles offrent cette particularité de se consumer sans lancer d'étincelles vers la nue. Il est facile aux sceptiques, la nuit, de vérifier.

L'impardonnable erreur est d'installer sa cuisine sous les arbres, sur un

**MOULINETS
AUTOMATIQUES
INGLIS**
Shakespeare
POUR PÊCHE À LA MOUCHE



1. VOTRE TROISIÈME MAIN. Les moulinets à mouche automatiques Tru-Art augmentent le plaisir de la pêche à la mouche. En fait, ils constituent votre troisième main quand sous en avez le plus besoin, c'est-à-dire quand vous ramenez votre prise ou que vous raccourcissez votre ligne.

2. MAÎTRISE PARFAITE. A mesure que la ligne se déroule, elle remonte un puissant ressort. Pour la rouler de nouveau, vous n'avez qu'à toucher le levier, du petit doigt. Automatiquement, le ressort fera rentrer votre ligne.

3. UN MOULINET DE PÊCHEUR. Ce moulinet à mouche, modèle de luxe, est silencieux, automatique, fabriqué d'un alliage d'aluminium des plus résistants, fini vert forêt. Le ressort est en acier spécial comme pour l'horlogerie. Garde-ligne et patte de fixation plaquée chrome.

Les fameux articles de pêche Shakespeare sont fabriqués au Canada par le John Inglis Co. Limited. Voyez l'assortiment complet de cannes, moulinets, lignes et appâts chez votre marchand d'articles de sport.

Pour tous poissons, Inglis a ce qu'il faut

Inglis

Division des articles de sport CP3F,
JOHN INGLIS CO. LIMITED,
Toronto, Ontario.

Veuillez m'envoyer, sans frais, votre catalogue de 28 pages d'articles de pêche Inglis-Shakespeare.

Nom.....
(Battre moules)

Adresse.....

Ville.....Prov.....



Le feu a passé. Il ne reste plus que des cendres et des racines à moitié calcinées, des troncs rongés par le feu, des arbres encore debout mais dans lesquels il n'y a plus de vie. C'est un véritable cimetière de la forêt, immense et lugubre, où des troncs noirs proclameront longtemps l'imprudence d'anonymes passants responsables de ce désastre national.

fond plus ou moins tourbeux, à base de débris végétaux, secs depuis des ans, inflammables comme de l'amadou ou de l'essence. C'est courir après le malheur que d'agir ainsi. Dans ces conditions, le feu le mieux éteint, ou qui paraît tel, peut renaître d'un moment à l'autre, des heures après le départ des campeurs. Ils s'introduit dans le sol spongieux, court ça et là, en sournois, pour apparaître à dix pieds du foyer primitif. Celui-ci noyé, on ne se méfie pas du voisinage. L'ennemi s'y est retranché, qui se montre quand il n'y a personne sur les lieux.

Aucun citadin ne mettra le feu à la forêt, s'il choisit une grève de sable pour fricoler, et s'il ne souffle aucun vent violent, susceptible de le desservir. Se le rappeler est une garantie de sécurité.

Une autre loi est de ne pas fumer en marchant, dans les chemins de portage. A l'arrêt, cela se tolère à la rigueur, pourvu qu'on se montre prudent. Il est facile d'écraser un mégot contre une roche, son talon de botte, ou de le jeter dans une flaque, l'enfourer dans le sable détrempe. Une cigarette s'éteint en un rien de temps, dans la salive dont on enduit une feuille. C'est là un truc enfantin, à la condition d'y penser.

Où que l'on soit, sur une plage, devant sa tente, le long des routes qui sillonnent la forêt, il n'est crime plus odieux que de jeter au hasard, sans penser à rien, une cigarette ou un cigare allumé. Ce geste banal, irréfléchi, peut entraîner des pertes de milliers et de millions de dollars. Des pertes irréparables, parce que les conifères ne repoussent pas où le démon rouge passe.

A ce propos, je n'oublierai pas la leçon que donna à un ami M. Jean-J. Crête, l'entrepreneur de coupe, sur la route forestière qui va de Mattawin au poste du lac Brown. Quittant le bateau traversier du Saint-Maurice, il mit son compagnon en garde contre les dangers du feu, lui enjoignant, entre autres choses, de ne pas jeter de cigarette allumée hors de l'auto. L'autre parut comprendre. Dix minutes plus tard, il lançait un mégot par la portière, ayant oublié. M. Crête stoppa et invita son hôte à descendre.

— Qu'y a-t-il ?

— Nous allons chercher votre cigarette...

L'ami de se confondre en excuses.

— Nous chercherons jusqu'au soir, si nécessaire. Nous ne partirons pas sans avoir éteint les dernières cendres de la cigarette !

On les repéra, mais cela prit une heure et demie. Le Montréalais, qui ne la trouva pas amusante, se montra par la suite d'une prudence exemplaire.

Les hommes ne sont pas seuls responsables des incendies en forêt. Il est

-CONSERVATION.

Avec le développement industriel et agricole de notre province, l'habitat de notre faune recule graduellement. Avec une population qui grandit sans cesse, avec le développement routier qui facilite l'accès aux régions les plus reculées, notre gibier subit une pression toujours plus forte de la part des chasseurs et des pêcheurs et cela menace son existence sinon sa destruction. Devant cet état de chose c'est le devoir de tout bon citoyen de comprendre la nécessité de la conservation de notre faune. Le mot conservation ne signifie pas prohibition, mais plutôt l'usage rationnel de nos ressources cynégétiques et halieutiques. C'est-à-dire que le sportsman peut se permettre de toucher le revenu annuel que produit ce capital précieux qu'est notre faune mais il ne doit pas entamer ce capital dont il a d'ailleurs seulement la jouissance et qui appartient en fait aux générations futures. N'est-ce pas dans ce but seulement qu'ont été édictées

d'autres facteurs, dont plusieurs singuliers.

Un oiseau, par exemple, transporte à son nid une cigarette abandonnée, brûle le nid, l'arbre qui le supporte, un arpent ou un mille carré de bois debout. Dans un camp, les souris se muent en incendiaires, pour avoir grignoté des allumettes qu'on a négligé de mettre à l'abri dans un bocal de verre, une boîte métallique. En Ontario, il y a quelques années, un garde rapporta un commencement d'incendie dû à un castor, ce qui paraît invraisemblable. L'animal abattit un arbre, qui donna naissance à un court-circuit en tombant sur un fil électrique. Une bouteille cassée, laissée en bordure du bois, allume un feu avec la complicité des rayons solaires.

En forêt, les entrées de portages sont marquées par des affiches jaunes ou rouges, qui conseillent: éteignez vos feux, ne fumez pas en marchant. Des hommes voyagèrent pendant des semaines, en canot et à pied, pour les clouer au tronc des arbres. Ne méprisons pas l'avertissement. Ne l'envisageons pas à la légère, nous disant qu'il vaut pour les autres, non pour nous. En amour, la première condition de la réussite est d'être présent; en matière de feux de forêt, l'homme dangereux n'est pas non plus l'absent, qui peut-être viendra, mais celui qui se montre.

et avec raison, nos lois de chasse et de pêche ? Elles n'ont pas été faites dans le but de créer des embêtements aux sportsmen mais de mettre fin aux déprédations des braconniers et des égoutiers de tout genre.

Comment pratiquer la conservation ? En observant scrupuleusement nos lois. En donnant le bon exemple, en prêchant l'évangile de la conservation. Bref, en signant l'engagement de conservation. Nos revues et journaux peuvent beaucoup du côté conservation. Qu'ils cessent de publier des photographies d'oiseaux protégés par la loi et abattus par des pseudo chasseurs en temps défendu, des photographies de pêches abusives, tous ces succès de carpons, pour les appeler ainsi. Et finis ces récits de chasse et de pêche qui sont de véritables tueries.

Cette pratique de la conservation peut s'étendre à d'autres domaines : La protection de nos forêts contre le feu pour citer un exemple. C'est la forêt qui donne asile à notre gibier, c'est encore elle qui contrôle le débit de nos cours d'eau, qui prévient les inondations. On peut encore pratiquer la conservation en empêchant la pollution des eaux, en contrôlant le déboisement près des cours d'eau afin d'éviter l'érosion ou le déboisement près des lacs afin de prévenir une évaporation trop rapide qui empêche le déversement naturel des eaux.

Comprenons bien l'importance de la conservation de nos ressources naturelles. Ces ressources qui sont la source de plaisirs sains et qui nous permettent une détente salutaire au milieu de cette vie trépidante qui caractérise notre siècle.



Harry BERNARD